

là où il pouvait faire le plus de bien, marchant où le devoir l'appelait, restant où le devoir semblait le retenir. Il n'a rien fait pour lui-même, tout pour les autres ou pour Dieu. Cette unité du but imprime à ses actions un indéfinissable cachet de simplicité et de grandeur. En tout il s'oubliait lui-même. Il ne tenait au succès qu'autant qu'il devait profiter aux idées qui lui étaient chères. S'il désirait parfois la réputation pour des motifs plus personnels, c'était pour les siens plus que pour lui; c'était, comme il l'a dit dans un admirable passage sur le mariage, où il révèle comme à son insu le fond de son âme, c'était pour procurer à la compagne de ses jours un peu de gloire et de bonheur. Ainsi ce qui est trop ordinairement chez nous le résultat de l'amour-propre devenait chez ce grand chrétien une conséquence de l'amour d'autrui.

Cette admirable unité se montre et dans ses études, et dans ses principes, et dans son zèle pour les bonnes œuvres.

Les premières lettres du jeune étudiant, les premiers plans de l'écrivain à ses débuts ne sont pas ce qu'il y a de moins curieux dans cette correspondance. Les travaux dont on y trouve l'esquisse ne sont pas précisément ceux qu'a faits M. Ozanam; mais si un savoir plus vaste, une expérience plus mûre lui ont fait choisir d'autres sujets, le professeur, que l'Institut était sur le point d'appeler dans ses rangs quand la mort l'enleva, n'est pas sorti du cadre tracé par la main du jeune homme. La démonstration historique de la vérité du christianisme par l'étude profonde des lettres et des institutions, voilà ce qu'Ozanam rêvait à dix-huit ans et ce qu'il a fait plus tard. Seulement, au lieu d'un grand travail de mythologie comparée, auquel il semble songer d'abord, cette pensée donnera naissance à cette histoire littéraire des temps barbares que les souffrances et la mort ne lui ont pas permis d'achever. Mais l'idée primitive n'a pas changé.

Il n'a pas varié davantage dans son attachement inébran-